

UN POETE

IX

Après les humanités, qui disent au jeune homme ce qu'il faut faire pour être un homme, à l'école des études et sérieuse de l'école du droit, de l'école de médecine ou de l'école normale, que nous trouvions Alexandre Barde à Paris, dans ce vieux quartier latin qui fut jadis et qui est encore, avec sa Sorbonne, son Collège de France et son Panthéon, le véritable sommet intellectuel de la ville incomparable et sans rivale, c'est tout naturel et tout simple.

XI

— Mais, direz-vous, pourquoi toutes ces paroles qui ressemblent à des divagations et qui en sont peut-être ?

C'est que la causerie nous le permet, et que rien ne nous presse. Puis, l'ordre, en matière de composition littéraire, n'est pas exactement ce qu'on pense. Il faut toujours faire une bonne part à l'imprévu de la pensée, de la parole et de la plume. L'art par conséquent n'est en avoir aucun, et l'abus de cet art s'appelle l'artifice. Le poète Alexandre Barde, notre ami, nous l'a maintes fois dit et souvent prouvé.

Mais vous ne pouvez pas connaître et comprendre un homme, le poète surtout, c'est-à-dire l'être de l'impression, de la sensibilité et du sentiment, si vous ne connaissez de lui que son nom, le nom de son père, la forme de son crâne, la longueur de ses oreilles et souvent ses bizarreries, ses goûts et ses vices. Ce n'est pas, non plus, les vers et les rimes qui font le poète, et chacun sent que le mot poète n'est que le diminutif du mot poète.

On naît sans doute poète, puis-que les Romains ou Latins l'ont dit — « nascuntur poetas » — sans qu'il soit absolument facile de prouver que l'on devient orateur — « fiunt oratores » — et nous devons peut-être penser qu'il vaut mieux naître cuisinier que poète, puisque ce dernier est généralement l'élève de la souffrance et de la douleur, ayant plus de larmes que de chansons, et donnant aux autres, comme pain de vie et de joie, son pauvre cœur broyé, haché et douloirement pétri de généraux imbéciles et souvent de crève faim; mais encore ce poète né — enatus — ne le devient véritablement que par certains développements nécessaires, dans certaines conditions d'air, de temps, de lieux, de milieu, de cherté et de floraison. La rose ne fleurit pas et ne parfume point dans une cave d'ombre, et le rossignol ne chanterait pas dans un égout ténébreux, prêtant à mourir. Il faut le haut sommet pour voir les horizons d'alentour.

Cela, bien entendu, car la poésie n'est pas qu'une image ou un chant joyeux, ne dit pas que le poète ne doive point, plonger audacieux, descendre aux profondeurs de la mer où l'œil ne voit pas ou voit confusément, pour y chercher la perle mystérieuse et l'apporter à la lumière des hommes. Il descendre aux mystères du cœur humain, cœur d'Adam et cœur d'Eve, cœur si singulier, si étrange, si plein de passions et de mières, de vertus et de vices, de confusions, de contradictions, de tout ce qui peut être l'héroïsme le plus admirable et l'infamie la plus honteuse, mais pour en remonter, après la douloureuse exploration, avec la foi aux lèvres, l'espérance au front et l'amour pour salut. Car le poète, le vrai poète, celui qui l'est de par Dieu, sait trouver ou retrouver ces vertus dans le cœur humain, même le plus avili et le plus souillé.

Mais lui il n'a jamais cœur humain aussi grand que Paris ! Et connaissez-vous un sommet plus haut ou un Sinaï plus élevé, plus éclatant et plus retentissant, pour proclamer les découvertes faites, les vérités trouvées et les lois de justice qui doivent être les lois de l'humanité ?

Si Zola avait eu un peu de l'âme de la France en lui, voilà ce qu'il aurait pu comprendre et dire.

XII

Mais Zola n'est pas notre poète, et son « Paris » n'est pas le nôtre, car son Paris n'est qu'une Babylone, sans l'espérance au fond.

Parlons plutôt de Barde, puisque Barde est notre poète et notre sujet, et si nous parlons incidemment de Paris, du vrai Paris, du Paris que Barde a connu dans la magnifique aurore de Février, aux derniers jours de la royauté de Juillet, avant les jours criminels et sombres de Décembre, c'est pour affirmer notre thèse sur la poésie et les poètes, que le poète se développe et grandit selon les conditions d'air, de temps, de milieu, de lieux, de somme, comme nous avons devant les abîmes, quels qu'ils soient et devant le gouffre de toutes les passions humaines et divines.

Car sans la passion, c'est-à-dire sans l'amour et sans la haine, même avec le sentiment le plus élevé du beau et de l'esthétique, est-ce qu'il y aurait ici-bas quelque chose qui mériterait véritablement le nom de poète ou de créateur ; et ceux-là qui ne savent ni aimer ni haïr, ni admirer avec exaltation, ni repousser avec dégoût, ni s'enthousiasmer pour ce qui est grand ni s'indigner contre ce qui est vil ou lâche, qui sont comme insensibles, indifférents au bien comme au mal, sans idéal de justice et d'héroïsme, larmes par le cœur, simples documentaires de choses mortes ou sentant masqués, solitaires en un mot, appartenant-ils à la famille élue et privilégiée des passionnés, des agités, des tourmentés, des remueurs de pensées et de sentiments, des inspirés, des

exaltés, des fous, des malades sacrés, des fous parfois abîmés et des poètes ? Connaissez-ils l'ivresse et le délire ? Sont-ils autre chose que des sages ou des agités ? Vivent-ils doublement, ardemment, dans le rêve superbe, autrement que les autres, dans une ascension de Jacob et dans une aspiration d'Infini qui est la plus suprême volupté de l'âme et sa souffrance la plus précieuse et la plus chère ? Savent-ils souffrir, et que peut bien valoir, comme poète et comme poème, celui qui ne sait point souffrir, qui ne passe point à travers la souffrance comme à travers une purification et un sacre, qui n'a jamais eu, chanteur des plaisirs faciles et des joies sans trace, les joies, le cœur et l'être tout entier brûlés par toutes les larmes dévorantes de la douleur et de la grandeur ? La passion, en tout cas, est le mouvement, l'action et la vie. C'est l'homme, comme aussi la femme. C'est le poète surtout.

Or, nous disions.....

J. GENTIL.

L'idéal à vingt ans.

C'est Théophile Gautier, n'est-ce pas, qui a dit : « Pour oublier les brutalités et l'amerume du temps présent, il faut se retourner vers le passé et se consoler en songeant à l'idéal qu'on avait à vingt ans ! »

Et un autre poète plus amer, Barbey d'Aurevilly, complétait cette pensée quand il écrivait, dans une de ses études littéraires : « L'idéal à vingt ans ! L'étoile qui brille toujours sur notre tête en dépit des nuages et des tempêtes de l'âge mûr, en dépit des brumes de la vieillesse. »

Enfin, pour terminer ces citations du début, Victor Hugo a écrit, de son côté :

Tout cela est-il bien exact ? Est-il vrai que les illusions de cette vingtaine années se déchirent aux rouces du chemin et que, de l'idéal d'alors, il ne reste plus rien quand l'âge mûr est arrivé ?

Pour être fixé, le mieux était d'ouvrir une enquête littéraire, une de ces consultations documentées qui formeront plus tard les feuillets les plus intéressants de l'histoire anecdotique du siècle.

La question posée était simple ; la voici en deux mots : « A vingt ans, quel était votre idéal de la vie, votre rêve ? »

Des célébrités choisies au hasard dans le monde des lettres, de la science, de la politique et du théâtre ont été consultées et c'est leur réponse que nous allons comparer, analyser, étudier en quelques notes brèves.

Pour aujourd'hui, voici Aurélien Scholl et Mme Judic.

Il y cinquante ans, un des rêves d'Aurélien Scholl, frais débarqué de Bordeaux et qui n'avait pas encore de moustache, était de connaître Mirger et les héros de la Vie de Bohème. Un auteur dramatique, oublié aujourd'hui mais qui a laissé deux jolis actes en vers : le Moineau de Lesbie, joué par Rachel, et le Chemin de Corinthe ; Armand Barthet, s'offrit à lui servir de cicérone.

— Viens, dit-il, je vais te montrer des grands hommes. On arrive rue des Maçons-Sorbonne, on monte au cinquième étage. Armand Barthet frappe, et c'est Schanne-Shaunard qui vient ouvrir ; les voilà dans un grand atelier ; dans le fond, un chevalet ; aux murs, une esquisse de courbet ; au milieu de l'atelier, une grande table, et tout autour, quelques chaises de paille.

— Soyez les bienvenus, dit Schanne aux deux jeunes gens ; c'est aujourd'hui que je reçois. Vous pouvez être des nôtres ; chacun apporte son écot : une cotelette et un litre. Du reste, vous allez vous trouver avec les maîtres de demain. Et peu après arrivaient, Champfleury, Banville, Mirger, Charles Barbara, le peintre Bouvier, le statuaire Christophe, Courbet. On mangea gaiement quoiqu'avec frugalité, mais Aurélien Scholl avait « connu des grands hommes ». C'était une partie de son rêve réalisé, comme en témoigne son opinion d'aujourd'hui.

Mon cher ami, Mon idéal à vingt ans ? C'était l'époque des grands conteurs : Alexandre Dumas, Eugène Sue, Frédéric Soulié, Léon Gozlan, Méry tenaient le haut du pavé. Paul Féval venait de se signaler par le Fils du Diable et les Mystères de Londres. Inaugure mon nom après eux, m'illustrer par le feuilleton et par le théâtre c'était tout mon rêve. L'âge mûr ne l'a pas réalisé. Le journal m'a sapé des mois arrivés ; je n'ai été qu'un des chroniqueurs de mon temps, un pionnier plutôt qu'une abeille. Le

théâtre m'a réussi ; mais, sollicité d'autre part, je n'ai pu profiter des bonnes dispositions du public. Il faut qu'une fièvre en saive une autre. Après deux ans, les applaudissements sont oubliés, c'est à recommencer.

Théophile Gautier, un grand artiste si indulgent pour autrui, disait un soir à table : « Que de grands artistes nous aurions sans les exigences de la vie courante ! Il faut vivre d'abord ! C'est pourquoi mon estime se contente de peu. Un écrivain n'est-il fait qu'une page, une nouvelle, un sonnet frappés au bon coin où l'on découvre une inspiration, une idée, une révélation d'art, cela me suffit. Je lui pardonne ses fautes, la vulgarité de ses combinaisons ressuscitées, et je lui tend les bras en disant : « Vous êtes de la Paroisse ! »

Une satisfaction m'a cependant été donnée. J'ai connu et fréquenté tous les hommes illustres de mon temps, en politique, en littérature, en peinture ; la plupart ont été de mes amis ; mais l'idéal, qui eût été de prendre place au milieu d'eux, ne s'est pas réalisé.

Aurélien Scholl n'est-il pas un peu difficile ? — Je n'ai été qu'un des chroniqueurs de mon temps. Mais il y a longtemps qu'on l'a dit, ne vaut-il pas mieux être le premier dans une bourgade que le second à Rome, et la chronique, c'est le faubourg de la littérature. Le mot est de Villemot, un chroniqueur aussi, qui aurait mérité de ne pas être oublié.

Que peut-il bien manquer à Aurélien Scholl ? La satisfaction de voir ses œuvres d'hier appréciées par les académiciens d'aujourd'hui. Serais-je indiscret en disant qu'on y a songé dans certains cercles ?

— Pourquoi pas ? me disait, pas plus tard qu'hier, un jeune académicien, un des derniers nommés. N'a-t-on pas appelé Aurélien Scholl « le petit-fils de Rivarol » et puisque nous n'avons pas eu le grand-père, pourquoi le descendant ne serait-il pas des nôtres ?

C'est une idée, en somme, et une candidature qui en valent bien d'autres. Aurélien Scholl n'y pense guère ; je le rencontrai la semaine passée et il me racontait ses petits projets.

— Oh ! moi me disait-il, je vais me consacrer à l'édition et à l'illustration de mon testament.

— Votre testament ? — Oui, oui, en deux volumes ; mes Mémoires ; je n'ai plus la moindre tentation de me mêler à l'action. Le Nirvana seul peut me tenter.

Le Nirvana ! l'Académie ! Que nous sommes loin de l'idéal à vingt ans.

ANNA JUDIC. On a pu se souvenir l'occasion de se rappeler de ses nombreuses actions que de ses mariages.

Tout a été répété par cette fine diseuse qui laissera un nom dans les annales du théâtre, et que nous avons entendue à la Nouvelle-Orléans il y a quelques années.

A vingt ans, elle était encore une chanteuse de café-concert où son mari en dirigeait l'orchestre.

Quelle était le rêve de cette jeune femme dont un critique célèbre disait qu'elle avait des « yeux à damner un saint » ?

Ecoutez sa confession : Cher monsieur, A vingt ans quel était mon rêve ? Jouer le drame et rester mince.

L'âge mûr n'a réalisé ni l'un ni l'autre des rêves de la vingt-tième année ; mais, si je renonce à devenir mince, je ne désespère pas de jouer quelque jour un drame.

ANNA JUDIC. Et maintenant, une indiscrétion. En fouillant dans de vieilles lettres adressées à Mme Judic et qui datent de près de vingt cinq ans, on en trouve une que voici : elle donne un côté inconnu de l'actrice parisienne. C'est une lettre d'un humble curé de campagne.

J'aurais encore quelques demandes à vous faire, mais j'ai peur de vous importuner. Je serais très heureux de vous écrire souvent.

En attendant, madame et chère bienfaitrice, daignez agréer mes hommages et mes remerciements les plus dévoués et les plus sincères.

Abbé COUILLARD, Curé de Halloy.

(A suivre.)

CROSES ET AUTRES.

Un Héros Anglais. On a raconté l'histoire du joueur de cornemuse Findlater, du régiment des Ecossais de Gordon, qui fut décoré de la croix de Victoria pour sa belle conduite à la prise du plateau de Dargay, et qui entreprit de monnayer sa gloire en s'exhibant sur les planches des principaux cafés-concerts de Londres et de l'Ecosse, son pays. Malgré les efforts de l'administration de la carrière, Findlater a poursuivi la carrière de ses succès et a réalisé en peu de temps une somme assez ronde.

Nous apprenons aujourd'hui que le héros se marie. Il épousera, le mardi 6 septembre, à Aberdeen, une jeune chanteuse, miss Gellaly, qui fait en ce moment partie de la même troupe que lui. Leur voyage de noces consistera en une traversée de l'Atlantique, Findlater étant attendu aux Etats-Unis pour une tournée qui doit lui rapporter 100,000 fr. en trois mois.

Journal Illustre. Le plus petit journal du monde était jusqu'ici El Telegrama, qui se publiait il y a quelques années à la Guadalupe (Mexique). Il a fait bien de mourir, car le Little Standard, qui paraît à Torquay (Angleterre), l'a surpassé aujourd'hui en petitesse.

Ce journal à 75 millimètres de hauteur sur un peu moins de largeur. Une seule personne, M. H. Tockett, l'écrit, l'imprime et le publie sous les auspices du Devon County Standard, dont il est un extrait très abrégé. On ne peut le lire qu'avec une loupe.

Quelle Remarquable ! Une recette pour les gourmands d'aujourd'hui intéressante à connaître qu'elle n'est pas fournie par un cuisinier mais par un membre du Parlement.

Ce membre du Parlement, c'est M. Jacob, le député de Lorient qui siège à la Chambre en petite veste bretonne, avec le grand chapeau à rubans de velours. Cet honorable vent absolument

comme dit la chanson, et il présente l'introduction dans l'ordinaire des troupes de la « cotriade », un plat de sa façon. En voici la recette : La « cotriade » est tout simplement une soupe de sardines ou d'autres poissons frais. Ceux-ci étant cuits, on trempe la soupe dans une vaste soupière, et l'on verse dessus un peu de beurre fondu au noir. Le poisson se mange, baignant dans un peu de soupe, salé et poivré, avec un filet de vinaigre, avant — comme les pêcheurs — on après la soupe.

Cela constitue ce que l'on appelle un repas « de résistance » ; ou pêcheurs il faut bien qu'il dure vingt-quatre heures. Ce repas serait aussi une source d'économie ; car, en admettant que la sardine soit payée 10 francs le mille rendue à trente lieues de la côte, le repas reviendrait à 20 centimes par la ration de chaque homme, plus 5 centimes de beurre et le pain de chaque jour.

On pourrait aussi, pour varier, se contenter de donner cinq sardines pour la soupe et les cinq autres seraient servies frites au beurre.

Que dites-vous de cette bouillabaisse !

Une réponse à Scheurer-Kestner. Nous lisons dans un récent numéro de la Libre Parole : Souligaud, l'ancien ordonnance de M. Picquart en Tunisie, nous prie d'insérer la lettre suivante en réponse aux injures que lui avait adressées l'impuident menteur Scheurer-Kestner dans différents journaux du Syndicat de trahison : « Monsieur le rédacteur,

« On me dit qu'un nommé Scheurer-Kestner a écrit dans le journal le Temps que j'ai menti en disant au juge que le colonel Picquart, dont j'étais l'ordonnance, m'a donné des lettres à son adresse avant le 1er janvier 1897. Je n'ai pas été au-devant du juge, comme beaucoup d'autres ; mais appelé par lui, j'ai cru de mon devoir de lui répondre la vérité, que j'affirme encore.

« Entre l'humble ordonnance et le sénateur instrument du Syndicat de la trahison, dirigé par les étrangers qui sont les pires ennemis de la France, et les Juifs qui la déshonorent pour vivre, personnellement.

« Après avoir promené sa serviette qu'il disait remplie de preuves de l'innocence du traître Dreyfus et avoué piteusement qu'il n'y avait rien dedans, devant le conseil de guerre et la cour d'assises, où il a été convaincu de mensonge plusieurs fois, le nommé Scheurer-Kestner ferait mieux de se taire que d'insulter les autres en les accusant de mensonge.

« Mais il est sûr qu'on me croira, et non pas lui, qui a été convaincu publiquement de mensonge.

« Je vous remercie, monsieur, et vous envoie mes salutations.

« SOULIGAUD, « Ancien soldat. »

L'ANNEAU. (CROQUIS)

Je vis une fois, en société, une jeune femme amoureuse. Ses yeux étaient d'un bleu profond et brillants, et elle ne paraissait pas à dissimuler ses sentiments.

Qui aimait-elle ? Le fils de la maison : ce jeune homme, vers la fenêtre, en uniforme. Ah ! Dieu ! comme ses yeux carressaient le jeune homme et comme elle se tenait avec ennui sur sa chaise !

A la nuit, quand nous reprimes le chemin du logis, je lui dis, la connaissant bien : — Que le temps est clair et superbe ! Vous êtes-vous amusée ce soir ?

Et, pour prévenir son vœu, je retirai de mon doigt l'anneau des fiançailles et je lui dis : — Voyez, votre anneau m'est devenu trop étroit, il me serre. Ne pourriez-vous le faire élargir ? Elle tendit la main et murmura : — Donnez-le moi, il deviendra plus grand.

Et je lui donnai l'anneau. Un mois après, je la rencontrai de nouveau. Je voulais m'informer de l'anneau mais je m'en abstins. « Cela ne presse pas encore, pensez-y ; laissez-lui un peu de temps. »

Cependant elle regardait par la rue et elle me dit : — C'est vrai... l'anneau. J'ai eu du malheur avec lui. J'ai égaré.

Elle attendait ma réponse. — En voulez-vous pour cela ? demanda-t-elle avec humeur. — Non, dis-je. Mon Dieu ! comme elle s'en fut allée, sachant que je ne lui en voulais pas pour cela !

Une année entière s'écoula. Je revins dans le pays et pris un soir un chemin connu, bien connu. Et voici qu'elle vint au-devant de moi. Ses yeux étaient trois fois plus bleus et plus brillants, mais sa bouche était devenue bien grande et son visage bien pâle.

— Voici votre anneau, s'écria-t-elle, votre anneau de fiançailles. Je l'ai retrouvé, bien aimé, et je l'ai fait élargir, de sorte qu'il ne vous serrera plus. Je regardai la femme délaissée et sa grande bouche pâle et je considérai l'anneau.

— Hélas ! dis-je, en m'inclinant profondément, nous avons du malheur avec cet anneau. A présent il est beaucoup trop large !

LA MODE. Du léger, du vaporeux, du flou, de la batiste : c'est toujours la même note qui s'accroît maintenant et qui la saison permet de prendre les robes d'été. Grande simplicité, le matin et dans la journée, chez soi à la campagne. Grande recherche d'élegance dans les villes d'eau à la mode, dès que l'on apparaît. La batiste est très décorée, très façonnée. Le joli ton bleu lavé a beaucoup de succès. Il est seyant à toutes, brunes ou blondes, et les applications de dentelle de tous les tons et la mode, s'harmonisent merveilleusement avec cette teinte adoucie.

Les hauteurs de jupe plaquées, en batiste ou linon, laissent à peu de ressource à la toilette, que l'on a pris le parti de les disposer avec plus de lingerie de différentes hauteurs.

Voici une robe en gros linon bleu lavé, faite avec un haut volant coupé en forme, semé d'applications de grandes feuilles de broderie au plumetis, nuance très crème. Ces feuilles sont de trois grandeurs et se dispersent régulièrement sur le volant, les plus grandes par en bas. La jupe est posée sur une jupe de dessous en taffetas paille qui produit un léger glacé d'un très heureux effet sous le linon et fait ressortir la broderie. Le haut de jupe est fait à larges plis retombant l'un par-dessus l'autre, hauts d'une main à peu près. Boléro fait tout en larges plis avec grands revers de broderie, doublés, de taffetas paille.

Chemisette de broderie avec petite encolure carrée devant. Ceinture de taffetas paille drapée à la taille. Manches faites avec le linon façonné à l'avance de larges plis. Une jupe de dessous comme celle-ci est ornée de haute volants de taffetas, sur lequel des entre-deux de Valenciennes forment de larges dents en transparence. Toutes les dentelles sont disposées en application, c'est-à-dire qu'on les coude d'abord et que l'on découpe l'étoffe ensuite. Le point de machine est indispensable pour assurer la solidité de cette combinaison.

LES RESTES DE CHRISTOPHE COLOMB.

On sait que les restes de Christophe Colomb se trouvent, ou tout au moins doivent se trouver, dans la cathédrale de la Havane. Ces restes ont toute une histoire assez intéressante : Colomb mourut à Valladolid, en Espagne, le jour de l'Ascension de l'année 1506. Il avait exprimé le désir d'être enterré dans l'île de Saint-Domingue. Mais sa femme Jeanne ne donna pas suite à ce vœu. Tant qu'elle vécut, elle amena toujours avec elle, dans ses voyages, le corps de son mari. Puis, la dépouille de Colomb fut déposée pendant trois ans dans l'église de Valladolid. En 1513, elle fut transférée à Séville, où elle demeura trente-trois ans.

En 1546 enfin, on se préoccupa de réaliser le vœu de Colomb et ses restes furent enterrés à Saint-Domingue. Cette île ayant été cédée à la France, on détermina de nouveau les cendres de Colomb et on les transféra à la Havane. Elles furent solennellement déposées dans la cathédrale de cette ville en 1796.

Mais une discussion ne tarda pas à s'élever à propos de l'authenticité de ces restes. Les habitants de Saint-Domingue affirment que la dépouille de leur illustre Génois se trouve encore dans leur île. Au moment du transfert à la Havane, les prêtres de Saint-Domingue auraient substitué de faux restes à ceux de Colomb qu'ils auraient enroulés dans un coin de la sacristie de leur cathédrale. On aurait découvert, en effet, en 1867, dans l'endroit indiqué, les restes véritables de Colomb. Naturellement, les habitants de la Havane taxent ce récit de légende et affirment que la dépouille authentique se trouve bien dans leur cathédrale.

Nouvelle étonnante. Une nouvelle étonnante nous arrive d'Egypte. On va éclairer les Pyramides à l'électricité. Le gouvernement khédivial a, dès à présent, passé un marché avec une grande compagnie américaine, qui établira une station génératrice d'électricité aux têtes d'Assouan, sur le Nil. Cette station transmettra la force à une distance de cent milles, et à l'aide de pompes mues par une force électrique, elle mettra en mouvement des machines destinées à assurer l'irrigation et la fertilisation des plaines qui avoisinent le Nil, tout en éclairant les Pyramides.

Les Anglais en Chine. Londres, 27 août. — On reçoit la confirmation autorisée de la dépêche de Pékin publiée ce matin par le « Daily Mail », dépêche établissant que les relations entre le Tsong-Li-Yamen et Sir Claude McDougal, ministre d'Angleterre en Chine, sont tendues à un point extrême, et que le ministre a donné à entendre que l'Angleterre considérerait comme un « casus belli » tout refus de la Chine de se conformer à ses désirs.

Le situation est extrêmement grave. Sir Claude McDougal insiste énergiquement sur l'exécution des engagements pris par la Chine envers les syndicats anglais et demande des explications satisfaisantes relativement au chemin de fer de Pékin-Hankow.

S'il est nécessaire l'escadre anglaise actuellement concentrée à Wei-Hai-Wei appuiera les demandes du ministre. D'un autre côté, disent les fonctionnaires du Foreign Office, les négociations entamées par Sir Charles Scott, ambassadeur d'Angleterre à St-Petersbourg, pour la délimitation des sphères d'influence respectives de la Russie et de l'Angleterre se poursuivent d'une façon absolument cordiale.

Arrivée du secrétaire Day à Canton. Canton, Ohio, 27 août. — Le secrétaire d'Etat et Mme Day sont arrivés ce matin à Canton par la ligne de Pennsylvania. Ils ont été reçus à la gare par une députation du Bureau de Commerce. Le secrétaire a l'intention de se reposer à Canton ou dans le voisinage immédiat jusqu'à son départ pour l'est, où il s'embarquera avec Mme Day à destination de Paris.

Retour du secrétaire Alger à Washington. Washington, 27 août. — Le secrétaire Alger est revenu aujourd'hui du camp de Montauk Point, qu'il a inspecté. Il était accompagné de généraux de brigade Sumner et Ludlow, du corps d'armée du général Shafter, qui se sont signalés dans la campagne de Santiago, et du colonel Hecker et du major Hopkins, de son état-major personnel.

Le secrétaire Alger est rendu immédiatement à la Maison-Blanche, où il a eu une conférence avec le Président au sujet de questions d'administration militaire, spécialement au sujet des soins à donner promptement aux malades et aux blessés dans les divers camps.

Directeur du Bureau de Poste d'Alexandrie. Washington, 27 août. — Le Président a nommé M. Robert P. Hunter, directeur du bureau de poste d'Alexandrie, Louisiane.